

Zeitschrift: Générations : aînés
Band: 34 (2004)
Heft: 11

Artikel: Muriel Siki "la TSR, c'est vingt ans de ma vie"
Autor: Prélaz, Catherine / Siki, Muriel
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-827226>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

■ Figure emblématique de la TSR, Muriel Siki est écartée de l'antenne, en 2003, au grand dam des téléspectateurs qui sauront lui témoigner leur affection... et leur indignation, même si la journaliste est en réalité partie de son plein gré. A l'automne 2004, Muriel Siki est de retour, avec une émission qui lui ressemble: conviviale, chaleureuse, souriante et pleine de bon sens.

Muriel Siki

«La TSR, c'est vingt ans de ma vie»

Il y a tout juste vingt ans, son visage apparaissait pour la première fois sur l'écran de la TSR. La télévision romande innovait en ouvrant son antenne en milieu de journée. «Midi-Public» partait à la conquête de la Suisse romande, et avec elle sa présentatrice, Muriel Siki, fraîchement débarquée des Etats-Unis. Un vrai baptême du feu pour cette jeune journaliste faite au moule des télévisions américaines et de l'actualité. Petit à petit, grâce à cette émission et à l'accueil des téléspectateurs romands, Muriel Siki renoue avec son pays d'origine, qu'elle ne quittera plus. Mariée, maman de deux enfants, elle fait carrière au TJ, s'imposant comme l'une des meilleures professionnelles de la TSR, avant de se voir écarté... et remplacer par de plus jeunes présentatrices. A 49 ans, pour la femme comme pour la journaliste, c'est un moment de totale remise en question, qu'elle saura négocier avec bon sens et sagesse. Un an plus tard, elle fait son retour à l'antenne avec «C'est pas tous les jours dimanche», un rendez-vous consacré à l'art de vivre, qui défend des valeurs simples et positives que Muriel Siki revendique aujourd'hui. Nous l'avons rencontrée à Trélex, dans une charmante maison de famille héritée de sa grand-mère.

– On vous retrouve dans une émission qui vous correspond parfaitement... et cette maison aussi vous ressemble.

– J'ai le bonheur de vivre dans cet endroit de rêve depuis vingt ans, depuis mon retour des Etats-Unis en 1984. Cette maison appartenait à ma grand-mère. Je la sens habitée, de nombreux meubles et objets étaient les siens. Et mes parents, qui vivent toujours sur la Côte Ouest des Etats-Unis, ont également laissé beaucoup de choses ici.



«J'imaginai des gratte-ciel, des cow-boys et des Indiens.»

– Vous avez renoué avec vos racines en Suisse, mais vous avez longtemps vécu et travaillé outre-Atlantique...

– Je suis née au Locle, d'une maman suisse et d'un papa hongrois qui avait trouvé refuge ici juste après la guerre en 1947. Pianiste renommé, mon père, Bela Siki, enseignait au Conservatoire de La Chaux-de-Fonds. Une belle carrière de concertiste s'ouvrant à lui, nous nous sommes installés à Genève. En 1966, il a accepté un poste à l'Université de Washington, à Seattle, et nous avons quitté la Suisse pour les Etats-Unis. J'avais onze ans, et mon frère en avait dix.

– Quels souvenirs gardez-vous de ce changement de vie?

– C'était très effrayant. Quand nous regardions sur une carte où nous allions habiter, sur la Côte Ouest, cela nous semblait le bout du monde. Et puis je ne savais pas un mot d'anglais. Mais en même temps, à cette époque, tout ce qui venait des Etats-Unis nous paraissait génial: la télévision, la musique, les gadgets, les vêtements... J'imaginai qu'en débarquant en Amérique, je verrais des gratte-ciel, des cow-boys et des Indiens dans les rues! En réalité, les premiers temps ont été durs. A cette époque, Seattle, c'était vraiment l'Amérique profonde et on nous regardait un peu comme des extra-terrestres.

– Que vous a apporté une telle expérience? Le sentiment d'une double appartenance?

– Nous nous sommes finalement bien intégrés, mais nous revenons régulièrement en Suisse pour revoir notre famille. Nous avons gardé un contact très étroit avec notre pays d'origine. A la fin de ma *Highschool*, j'étais un peu jeune pour commencer l'université et mes parents m'ont envoyée une année en Suisse, durant laquelle j'ai vécu chez ma grand-mère. J'aurais pu rester ici, j'ai beaucoup hésité. Ce sentiment d'une double appartenance, je l'avais déjà. Toute personne qui a vécu longtemps dans un autre pays que le sien, qui a côtoyé de près deux cultures très différentes, développe une ouverture d'esprit. On apprend beaucoup d'une telle expérience, on découvre que l'on peut s'adapter à beaucoup de choses. On comprend aussi que l'on se ressemble tous un peu, que les êtres humains, sous toutes les latitudes, sont dans une quête semblable. Mon parcours de vie

m'aura appris à ne jamais avoir peur de la culture de l'autre.

– Vos envies professionnelles ont-elles déterminé votre retour aux Etats-Unis ?

– Il est vrai que la vie d'étudiant, en Amérique, a quelque chose de magique. Je voulais faire du théâtre et les universités américaines offrent de telles opportunités. J'ai donc retrouvé mes parents et mon frère à Seattle, et j'ai découvert le fabuleux campus de l'Université de Washington. Mais à la faculté d'art dramatique, j'ai heureusement vite compris que je manquais de talent pour faire carrière. J'ai alors tourné le dos au théâtre, et je me suis passionnée pour le journalisme.

– Le métier de journaliste n'était donc pas un rêve d'enfant ?

– Honnêtement, non. Mais j'ai toujours été passionnée par l'actualité, par l'histoire, par ce qui se passait dans le monde. Autour de la table familiale, nous discussions beaucoup de politique. Nous avons toujours été très attentifs aux événements. Je crois que cela fait partie du bagage familial, hérité de mon père, de son expérience de la guerre et de l'exil. C'est ainsi que j'ai poursuivi mes études dans une faculté spécialisée en journalisme de TV et de radio, à Seattle, puis à Boston, où j'ai commencé à travailler pour une chaîne de télévision, en tant que stagiaire puis assistante de production pour le téléjournal.

– En entrant à la télévision, avez-vous eu le sentiment d'avoir trouvé votre voie ?

– Absolument, d'autant plus que j'ai rapidement travaillé dans le domaine de l'actualité. Cependant, j'avais envie d'être davantage sur le terrain. Je suis retournée sur la Côte Ouest, j'ai fait des offres un peu partout, car il y a aux Etats-Unis plusieurs télévisions locales dans chaque ville, quelle que soit sa taille. Une toute petite TV m'a engagée, et j'y ai présenté les informations. L'antenne me plaisait, mais ce dont je rêvais, le must absolu pour moi, c'était de devenir correspondante à Paris pour une télévision américaine. J'ai tenté ma chance auprès des grandes chaînes, hélas sans succès. C'est à ce moment-là qu'une de mes amies en Suisse m'a contactée. Elle faisait un *casting* en vue du lancement de l'émission «Midi-Public» sur la TSR. Je pensais qu'il y aurait peut-être une petite place de journaliste pour moi... et j'ai été engagée pour présenter l'émission. C'est ainsi que je suis revenue en Suisse, en 1984.

– Comment avez-vous vécu ce retour en Suisse et vos débuts à la Télévision suisse romande ?



Photos Xavier Lecoultre

– C'était une aventure passionnante mais très dure. Avec le recul, j'ai pris conscience de l'importance qu'a eue «Midi-Public» pour la TSR, qui ouvrait pour la première fois l'antenne à midi. C'était un ton nouveau et un formidable tremplin pour d'autres émissions, un peu comme un laboratoire. On y travaillait très librement, on prenait des risques, ce qu'on ne pourrait plus faire de la même manière aujourd'hui. Cette émission avait une vraie identité romande, elle allait trouver les gens chez eux. Nous nous baladions partout avec notre petit car de reportage, et cela m'a permis de découvrir des régions que je connaissais alors très mal.

«Les téléspectateurs romands ont eu pitié de moi!»

– Qu'est-ce qui s'est révélé le plus difficile pour vous dans cette nouvelle aventure? – Franchement, je n'étais pas très bonne, et j'en avais bien conscience. Au début, je ne connaissais pas la Suisse romande. De plus, j'avais quelques difficultés à faire de la télévision d'une manière tout à fait différente de ce que j'avais fait auparavant, et en français, langue dans laquelle je n'avais pas travaillé. J'ai beaucoup souffert, consciente de mes lacunes, mais comme je ne suis pas d'une nature à montrer mes angoisses, on a parfois cru que je m'en fichais... et la presse n'était pas tendre avec moi. Ce qui m'a sauvée, c'est que le public m'a très vite acceptée. Je crois qu'il a eu pitié de moi. «Midi-Public» est rapidement devenue très populaire, et les gens m'ont identifiée à l'émission, ils sentaient sans doute aussi que je leur ressemblais, avec mes doutes et mes imperfections.

– Le succès de «Midi-Public» vous a-t-il permis de renouer avec l'actualité?



«Le choix d'une vie plus simple peut nous aider à améliorer notre quotidien.»

– L'émission a duré trois ans, au terme desquels, en effet, j'ai rejoint l'équipe du TJ, hors antenne, puis à la présentation des flashes, et ensuite à l'édition de la nuit, à celle de minuit, au TJ-Soir, aux journaux du week-end. De 1987 à 2003, j'ai un peu tout fait. L'information, c'était plus proche de ce que je connaissais, de ce que j'aimais faire. Et c'était aussi un rythme qui me convenait bien.

– Cette mission d'informer les téléspectateurs, la viviez-vous comme une véritable responsabilité?

– C'est en effet une responsabilité immense. Lorsque j'ai commencé à fin 1987, un TJ ne se faisait pas comme aujourd'hui. Nous prenions davantage de temps pour expliquer aux gens ce qui s'était passé. Nous traitions des sujets qu'aujourd'hui on traite moins, ou plus du tout. Nous ne renoncions pas à un sujet en pensant que cela n'intéressait pas les gens ou que l'on en avait trop parlé. Nous ne nous posions pas ce type de questions. Si nous estimions qu'il était important d'en parler, que les gens devaient savoir, nous le faisons. De plus, souvent nous n'avions pas d'images, alors nous racontions en nous appuyant sur des cartes, des diapositives, sur l'intervention d'invités. C'était un autre ton, un autre rythme. Aujourd'hui, le poids de l'image est devenu déterminant, et l'on prend moins le temps d'expliquer.

– En 2004, la TSR a décidé de vous écarter de l'antenne, vous retirant la présen-

tation du TJ du week-end, décision qui a entraîné votre départ. Beaucoup de téléspectateurs en ont été choqués, mais vous, comment l'avez-vous vécu?

– Je n'ai pas choisi de ne plus présenter le TJ, en revanche j'ai choisi de quitter la TSR. Ce qu'on me proposait ne me correspondait pas, j'ai donc préféré m'en aller. Bien sûr, cette rupture a été douloureuse. La TSR, c'est vingt ans de ma vie. J'aime beaucoup mon métier, et j'aime infiniment les gens avec qui je travaille. Je savais que mes collègues et amis me manqueraient beaucoup, même s'ils ont été très présents par leurs messages et leurs mots d'encouragement. Tout comme les téléspectateurs, du reste. Beaucoup m'ont écrit pour me témoigner leur affection et cela m'a fait très chaud au cœur.

– Aviez-vous le sentiment d'être victime de votre âge et d'une volonté de jeunesse manifestée par la TSR, si l'on en juge par le frais minois de vos remplaçantes?

– Cela n'a jamais été dit ouvertement, mais je suis bien consciente que mon âge a joué un

Rendez-vous dominical

«C'est pas tous les jours dimanche», c'est... tous les dimanches à 11 heures sur TSR1. Muriel Siki anime ces 90 minutes consacrées à l'art de vivre. Jardin, cuisine et santé: autour de ces trois rubriques, de nombreux autres domaines sont abordés en alternance, et

au gré des saisons. Planter ses bulbes au jardin, préparer sa voiture pour l'hiver, improviser un repas avec ce que l'on trouve dans ses armoires, choisir sa destination pour une escapade du week-end... tous les thèmes en relation avec le bien-être au quotidien sont abordés, dans un esprit positif et une volonté de vivre plus sagement et plus simplement. Un retour aux vraies valeurs, en quelque sorte. «Mais ce n'est en aucun cas une émission pour dames, précise Muriel Siki. Nous nous adressons à tous les publics.»

rôle dans cette décision de m'écarter de l'antenne. Chez un homme, les rides font crédible, chez une femme elles font vieux! Cela étant, il est vrai que la TSR a un public relativement âgé et qu'elle doit le rajeunir. Mais je considère que l'âge est un faux problème. La seule chose qui devrait compter, c'est la compétence.

– Fin août 2003, vous quittez donc la TSR, au grand dam des téléspectateurs pour lesquels vous demeuriez un visage incontournable de la chaîne. Automne 2004, vous voici de retour avec une nouvelle émission. L'aviez-vous imaginé?

– Pas un instant! En quittant la TSR, j'étais certaine de tourner définitivement une page

de ma vie et de ma carrière, même si c'était dans la douleur. Du jour au lendemain, je ne suis plus allée travailler, et je dois avouer que j'ai plutôt mal vécu ce changement de rythme. Une telle rupture entraîne de profondes remises en question. J'ai eu le sentiment que je ne savais plus rien faire. Même par rapport à ma famille, il me fallait retrouver une place. Au début, mes deux enfants, Andrea, 16 ans, et Lara, 13 ans, étaient très heureux que je sois la plupart du temps à la maison. Puis ma présence leur a pesé. J'ai finalement franchi cette étape, en créant ma propre boîte de communication... avant que la TSR ne revienne me chercher, cette fois avec une proposition qui me correspondait parfaitement.

– A travers cette émission, désirez-vous promouvoir aussi un retour à une vie plus simple, à certaines valeurs un peu oubliées?

– Je crois que nous sommes saturés de notre vie à 200 à l'heure, bombardés d'infos, de plus en plus démunis face à un choix illimité de loisirs. Plus que jamais, nous ressentons le besoin de ralentir et de nous recentrer sur des choses simples. Voyez le succès du «Mayen», il fait revivre une époque où l'on prenait le temps, où l'on faisait les choses plus lentement, de ses propres mains... On peut le voir comme une nostalgie du passé, mais c'est peut-être aussi la roue qui tourne. Aujourd'hui, les gens se préoccupent de la manière dont ils vivent. Face aux difficultés économiques, simplifier sa vie peut aussi être une nécessité. Et ce choix – plus ou moins volontaire – d'une vie plus simple peut nous aider à améliorer notre quotidien en étant plus créatifs. C'est cela que j'aimerais parvenir à transmettre.

«Mon âge a joué un rôle dans la décision de m'écarter de l'antenne.»

– La douceur, un certain art de vivre, cela ressemble-t-il davantage à la Muriel Siki d'aujourd'hui que les violences de l'actualité?

Propos recueillis par Catherine Prélaz

Mes préférences



- Une fleur** Les pivoines et les cosmos
- Une odeur** Celle de petit biscuit de mes enfants
- Un couleur** Le bleu
- Un paysage** Le col de La Croix, à Villars-sur-Ollon
- Un musicien** Mon père, le pianiste Bela Siki
- Un livre** Atlas shrugged, d'Ayn Rand
- Un film** Autant en emporte le vent
- Une qualité humaine** L'honnêteté et la générosité